

Vies secrètes de Lou Adran

par

Sabine Bazillio

Pescela Gregogna

Nicole Forner

Cédric Delorme

et

Anne Bourrel



collection Sorties d'ateliers

Vies secrètes de Lou Adran

par

**Sabine Bazillio
Pescela Gregogna
Nicole Forner
et Cédric Delorme**

Atelier d'écriture animé par
Anne Bourrel

En mai 2023, durant 6 jours et 13 heures, Anne Bourrel et un petit groupe constitué à partir d'un appel lancé à travers le comité des habitants du cœur de ville, se sont régulièrement retrouvés à la librairie Prose Café, en centre-ville de Frontignan.

Il y avait parfois du vin rosé, parfois du chocolat, et souvent un plaisir renouvelé d'écrire ensemble ce petit livre que vous tenez entre les mains. Le roman a été relu et corrigé par Béatrice Obergfell. Il a été pensé, conçu, réalisé et imprimé par et pour le 26^e Festival international du roman noir / FIRN Frontignan (23-25 juin 2023), action culturelle de la Ville de Frontignan la Peyrade soutenue par l'État, le CNL, la SOFIA, la DRAC Occitanie, la Région Occitanie, le Département de l'Hérault, l'intercommunalité Sète Agglopôle Méditerranée.

Le FIRN tient à remercier tous les acteurs de cette belle aventure littéraire et humaine.

*« La réalité ne restera toujours qu'une ridicule toile d'araignée
dans cette expansive forêt vierge qu'est le rêve. »*

Nénonon Noël Njdékéry, Il n'y a pas d'arc-en-ciel au paradis.

Sabine

Samedi 22 juillet 2023

– Mais quelle bande de nazes ! s'écriait Sabine. C'est pas le jour ! Un samedi ! Jour de Marché ! Et le samedi c'est aussi le jour d'arrivée des touristes, on le sait bien ça ! Les locations, les gîtes, les airbnb, ça commence le SAMEDI ! Sabine est furieuse, elle aime les touristes et elle aime aussi les pigeons.

Et là, le cri du geai en rut, c'est le meilleur moyen qu'a trouvé la mairie pour faire fuir les uns et les autres.

Mais quelle catastrophe !

Sabine sort de chez elle affolée, elle a rendez-vous avec un groupe, deux couples et trois enfants, pour une visite guidée du village. La journée commence mal.

Eh oui, parce que Sabine est guide touristique, elle aime son métier, elle aime son village et elle aime les gens.

Alors ce cri du geai en rut diffusé à tue-tête par des sonos montées sur des fourgonnettes qui déambulent à travers le village, ça la rend DINGUE !

On se croirait dans une manif contre la réforme des retraites au milieu d'un cortège de la CGT.

Impossible de faire le circuit prévu à travers le village : la visite de la maison folie qui trône au bord du boulevard principal, la tour du XIII^e siècle, seul vestige du château, un petit bijou, la pièce maîtresse de la visite.

Il faut rapidement trouver un plan B, il lui reste un quart

d'heure avant l'heure du rendez-vous (en espérant que ses clients n'auront pas fui avant au son du cri du geai en rut...).

Raphaël ! Mais oui Raphaël la sauvera et elle lui en sera reconnaissante.

Raphaël est vigneron, il a un très joli domaine en périphérie du village.

Il produit une gamme de très bons vins et il vinifie un excellent muscat. En plus, il a un cheval : sûr que ça plaira aux enfants.

Et puis Raphaël, c'est un brave gars, un tranquille, il vit là, au milieu de ses vignes, dans la nature, un peu isolé. Mais il vient régulièrement au village, boire des coups avec les copines et les copains, toujours partant pour faire la fête.

Sabine appelle Raphaël, lui explique la situation en n'oubliant pas de pester contre le maire et ses adjoints. Elle est dans la merde, lui seul peut l'aider à s'en sortir.

Il se marre Raphaël, il la connaît bien Sabine, et même si elle est un peu psychorigide, il l'aime bien.

Il lui dit de se calmer, et OK, il va préparer le caveau pour une visite-dégustation du domaine, sans oublier un temps d'arrêt près de Dante, le beau cheval de trait.

Il faut à présent qu'elle passe chez sa mère qui, bien que danoise, s'appelle Guadalupe.

Le minibus est dans son garage et c'est elle qui a les clés.

Sabine entre dans la maison, lance un « salut, j'ai besoin du minibus, pas le temps de t'expliquer, je te dirai plus tard ».

Il ne reste que cinq minutes avant l'heure du rendez-vous.

Elle démarre, sort du garage au volant du minibus, croise en chemin les camionnettes du malheur, se retient de leur

crier « bande de connards » en passant, mais elle le pense très fort !

Elle arrive à l'heure au lieu du rendez-vous, sur le parking de la gare. Ils sont là, quatre adultes et trois enfants qui attendent paisiblement assis sur des bancs.

Son humeur bascule, elle lâche un soupir de soulagement. Elle descend du minibus, s'avance vers le groupe en souriant :

– Bonjour, je suis Sabine votre guide.

Elle leur fait part du changement de programme et s'en excuse, elle leur « vend » le super plan B, avec dégustation de vin et de muscat, les enfants pourront monter sur le cheval, et tout ça, sans supplément.

Ils la regardent d'un air interloqué, se regardent entre eux, ils n'ont pas l'air convaincus par la proposition.

Une des femmes se décide à parler :

– En fait, on ne boit pas d'alcool, et les enfants ont des allergies aux poils d'animaux, alors le cheval...

Sabine se décompose, elle sent monter quelque chose en elle, un truc énorme, elle tombe à genoux, lève la tête vers le ciel et pousse un hurlement.

Les yeux grands ouverts, elle voit passer au-dessus de sa tête des centaines de pigeons effrayés par son long cri strident.

Antoine

Samedi 22 juillet 2023

Toujours, quand j'ouvre la porte du TER, j'ai la sensation que les vacances commencent.

Moi, l'enfant du pays, j'habite depuis longtemps à Paris et je suis journaliste pour le magazine *Vins et Gastronomie*. Le voyage a été fatigant, je suis parti très tôt ce matin à bord d'un TGV dont la clim était en panne. La température extérieure dépasse les 30 degrés. La canicule à présent, c'est chaque année et ça dure tout l'été, faut s'y faire.

Malgré la fatigue du voyage, j'ai un sursaut d'énergie. Même si j'ai fait le choix de ne pas vivre au pays, je suis heureux de retrouver mon village. Je m'y sentais à l'étroit, les mentalités villageoises sont parfois un peu étriquées, vivre à Paris convient davantage à mon désir de liberté et d'anonymat.

Je reviens chaque année à la même période, réside au rez-de-chaussée de la maison vigneronne de ma tante, Guadeloupe, la mère de Sabine qui habite à l'étage. C'est une vieille danoise un peu baba cool, elle a des yeux bleu acier et des cheveux orange vif, résultat d'une teinture au henné sur cheveux blancs. Elle m'a autorisé à laisser quelques affaires dans le petit studio qui sert de chambre d'ami ; comme ça, je peux voyager léger.

Je traverse le village d'un bon pas, j'ai hâte de me poser. Plus je m'approche du marché, et plus des cris

assourdissants saturent l'espace. Mais d'où sortent ces cris ? Une animation festive ? Un camelot qui vend des sifflets ? Un rassemblement de chasseurs qui jouent avec leurs appeaux ?

Les cris me percent les tympans.

En passant devant les halles fraîchement rénovées, j'aperçois à travers les grandes baies vitrées mon ami Marius qui me fait signe de le rejoindre. Ah ! Marius. Chaque été, il est là, beau, brun, souriant et inaccessible. C'est à chaque fois un coup de poignard dans le cœur. Mais aussitôt, c'est la joie de le revoir qui l'emporte. Et je me dirige tout droit vers lui. Impossible de résister à son appel. La maison de ma tante n'est pas loin des halles, dans une petite ruelle ombragée. Guadeloupe attendra, de toute façon, elle ne sort pas souvent de chez elle à cette période, elle supporte mal la canicule qui ne fait qu'aggraver les bouffées de chaleur que lui provoque la ménopause, alors elle préfère rester au frais dans sa vieille maison aux murs épais.

En cette saison, difficile de se frayer un chemin au milieu de la horde de touristes qui déambulent en claquettes, shorts et casquettes. La couleur de leur peau est un marqueur de leur date d'arrivée.

Arrivée jour J, ils sont blancs comme des cachets d'aspirine, J+3, rouges comme des pivoines, au-delà les variations de teint vont du chocolat au lait avec beaucoup de lait, jusqu'au chocolat foncé, souvent des femmes à la peau fripée et cramée.

Il me faut jouer des coudes pour arriver jusqu'au comptoir où trône Marius. On tombe dans les bras l'un de l'autre

dans une accolade très chaleureuse, nos yeux brillent de la joie des retrouvailles.

Les halles sont climatisées, une température très appréciable, une bouffée de fraîcheur. J'entre dans le vif du sujet :

– Mais dis-moi Marius, c'est quoi ce bordel ?

– Ah, tu connais le maire, borné et têtu comme son copain Macoon, il a décidé aujourd'hui d'entrer en guerre contre les pigeons, alors il a mobilisé une armée de chasseurs qui déambulent au volant de fourgonnettes affublées de sonos qui nous balancent le cri du geai en rut à fond les ballons ! Par chance, les épaisses baies vitrées des halles absorbent les cris tonitruants.

Marius m'invite ensuite sur le stand de la belle Manon, la femme de Raphaël le vigneron. Elle propose des dégustations vin et chocolat, Marius espère que l'aspect novateur de ce projet me séduira et pourquoi pas, que je lui consacrerai un article dans mon magazine.

Manon travaille avec un maître chocolatier, ensemble ils ont élaboré des alliances entre les excellents vins de Raphaël et une sélection des meilleurs chocolats.

Le chocolat fondu sur ma langue illumine le vin rouge qui glisse dans ma bouche. Je pense aux baisers que je veux donner à Marius depuis mille ans. Je le regarde, mon verre à la main, qui se régale, les yeux plissés, les lèvres humides et gourmandes. Je vois la scène au ralenti. Chaque détail de son visage compte : sa peau épaisse et brune, le grain de

beauté sur sa joue, la couleur claire de ses yeux, mais aussi ces cheveux bruns qui, d'année en année, s'illuminent de fils d'argent. Chacune de ses expressions s'imprime dans ma mémoire pour que plus tard, quand je serai seul, ici ou à Paris, je me souviens combien cet homme me plaît et me bouleverse. Oh, Marius, mon Marius. Je me suis promis comme chaque été que celui-ci serait le bon : je dirai, je trouverai les mots pour qu'il comprenne que notre amitié doit évoluer, qu'elle peut se transformer, que nous avons tout pour être heureux.

Mais d'un coup, tout le monde se précipite vers les portes de sortie. La foule bouscule mes rêves d'amour fou. Je perds Marius du regard. Je cours avec les autres, non pas pour savoir pourquoi, en plus de tout le vacarme, un camion de pompiers vient de débouler sur la place, sirène hurlante, mais pour le retrouver, lui, mon Marius.

Il se tient près de la sortie, au milieu de dizaine de curieux agglutinés derrière les portes vitrées des halles, toujours son verre à la main et je me colle dans son dos. La forme de son corps s'imprime contre le mien. Je respire à plein nez son odeur de musc et de santal. Il se retourne et s'écrie :
– C'est Sabine, ta cousine ! Elle a fait un malaise !

Sabine

22 juillet 2023

La sirène des pompiers est à peine audible, couverte par les décibels des cinq sonos qui déversent dans le village le cri du geai en rut.

Devant la gare, un groupe s'est formé autour de Sabine. Pauvre Sabine, elle tremble, s'étouffe, crie, pleure, vomit. Sa psychorigidité a volé en éclat en moins de deux.

La lumière bleue du gyrophare approche, le camion des pompiers s'arrête devant la gare, trois pompiers sortent du véhicule. L'un d'eux demande aux personnes agglutinées autour de Sabine de s'éloigner ; à présent ils sont là, ils vont s'occuper d'elle.

– Ça va madame ? Vous m'entendez ?

Sabine a les yeux hagards, le regard vide, elle ne répond pas.

Le deuxième pompier demande aux badauds si quelqu'un sait ce qu'il s'est passé.

– Oui, moi je sais.

Une femme se détache du groupe, s'approche du pompier. Elle lui raconte qu'ils avaient rendez-vous avec Sabine pour une visite guidée du village. Sabine leur a annoncé un changement de programme.

– Vous comprenez monsieur, elle nous a proposé à la place, une dégustation de vin et une balade à cheval pour les enfants. Alors quand je lui ai dit que nous ne buvions

pas d'alcool et que les enfants étaient allergiques aux poils d'animaux, elle est tombée à genoux en criant comme si on venait de lui égorger père et mère. Franchement, sa réaction m'a semblé disproportionnée.

Le pompier rejoint son camarade resté auprès de Sabine.

– Madame, est-ce que vous pouvez me raconter ?

Le pompier sait qu'il faut qu'elle verbalise ce qu'il s'est passé pour revenir à elle.

– Calmez-vous madame, essayez de reprendre votre respiration.

Il lui donne un sac en papier, il l'aide à le placer autour de sa bouche, c'est un truc efficace pour récupérer un rythme de respiration tranquille.

Il lui tend une petite bouteille d'eau.

– Buvez un peu, ça va vous faire du bien.

La présence des pompiers semble rassurer Sabine, elle boit un peu d'eau, le pompier lui propose quelques mouchoirs en papier, elle essuie ses joues, se mouche le nez et reprend peu à peu ses esprits.

Elle raconte aux pompiers ses déboires qui vont bien au-delà du problème présent : Lou, son compagnon, a disparu depuis une semaine, et c'est pas normal, elle sait, Sabine, que Lou ne l'aurait jamais quittée comme ça, du jour au lendemain, sans raison et sans rien lui dire.

Elle est allée déclarer sa disparition à la gendarmerie, mais il est majeur et ils ne sont pas mariés, les autorités ne peuvent pas ouvrir une enquête.

Antoine

22 juillet 2023

Je n'ai pas l'habitude de me mêler des histoires des autres, et surtout des histoires des gens de ma famille, mais quand j'ai su que c'était elle, Sabine, ma cousine, qui avait fait un malaise, je me suis frayé un passage à travers la foule des curieux. Je suis parvenu à m'approcher d'assez près pour entendre tout ce qu'elle disait : son mec avait disparu.

J'ai préféré ne pas me manifester. Lou et moi, on ne s'était jamais entendus. Ça avait causé pas mal de problèmes dans la famille depuis qu'elle sortait avec lui. Un malade, ce gars. Lou Adran, c'est nom. On les connaît ici, les Adran. On dit beaucoup de choses à leur sujet. Que pendant la guerre, sa famille s'est enrichie en dérobant les parachutages destinés à la Résistance. C'est moche dans une descendance. On dit qu'ils faisaient des affaires pas nettes. Et même que dans la bastide au cyprès, qui leur a appartenu à une époque, il se passait de drôles de choses. Je ne sais pas ce qui est vrai et ce qui tient du ragot, mais moi, le Lou, je n'ai jamais pu le sentir, donc s'il avait décidé de changer d'air, je n'allais pas le regretter. Bien sûr, ça me faisait de la peine de voir dans quel état de détresse se trouvait ma cousine, mais après tout, il valait mieux pour elle qu'il disparaisse. Elle pourrait toujours refaire sa vie avec un type un peu moins déplaisant que ce tocard qui se la joue star du village.

Madeline

22 juillet 2023

C'était le jour où la mairie avait décidé de faire passer le cri du geai en rut. Madeleine sirotait un petit blanc bien frais. Elle avait commandé des olives. Des olives Lucques vertes comme sa jupe et son pardessus. Elle le méritait ce verre de vin, après toutes ces allées et venues dans le dédale des rues du village. Non pas que ce dernier soit immense, mais quand on arpente, on arpente. Derrière ses lunettes rondes, avec ses yeux vifs, Madeleine observe la marée de touristes qui arrive : cela ne va pas lui faciliter l'existence. Et puis quand même. Ils ne réfléchissent pas beaucoup à la mairie : ils ont vraiment des pois chiches dans le cerveau. Avec leur voiture qui fait passer le cri du geai en rut dans chaque rue – tout cela pour éloigner les pigeons –, ils vont coller une sale image au village, supposé être une station de villégiature paisible, appréciée pour sa saveur authentique.

Mais tout de suite ce n'est pas le débat pour Madeleine. Elle doit faire fi de toutes les distractions, résoudre son énigme et trouver qui a commis cet acte dégradant et honteux, sur les tombes d'une famille si honorable, les Simone. Elle doit gratter l'ombre, c'est son métier.

La Police municipale, pourtant flanquée d'un chef respecté de tous, n'a rien trouvé, pas l'once d'un indice.

Là, tout de suite, une odeur d'oignon grillé lui titille les papilles, après cette journée bien dense, ce serait bien mérité de pouvoir déguster des saucisses abondamment nappées d'oignons grillés.

Costume de travail oblige, avec son chemisier au col fermé, on l'imaginerait plutôt en train de manger une soupe devant la télévision mal réglée, son chat sur le canapé, la fenêtre entrouverte laissant entrer l'odeur de la mer Méditerranée. Le vent marin s'est levé. Les mouettes virevoltent au-dessus des toits.

Trois jours d'enquête déjà.

Les sous de l'acompte seront bientôt tous dépensés.

Tout en tordant son nounours porte-clés, Madeleine se demande si elle va arriver à ses fins. Son regard se pose sur un touriste. Il est seul. Elle s' imagine vivant une romance avec cet homme : son esprit se met à divaguer.

Le joueur d'accordéon, fidèle au poste, entame ses éternels morceaux ringards.

Soudain, reconnaissant son client au loin, un homme entre deux âges avec un chapeau de paille, le commanditaire de l'enquête, Madeleine s'enfonce dans son siège car elle lui a promis des résultats sous une semaine.

Le vert de sa tenue n'est en rien passe-partout dans ce paysage humain, coloré et bariolé : au contraire, elle « ressort », là où, en pleine nature, elle pourrait se fondre. Ses cheveux roux font tache. C'est une flamme, un feu au diapason du Sud.

Mais elle jette un œil vers le touriste séduisant qui lui rappelle quelqu'un. Elle fronce les sourcils et se reprend aussitôt ; faudrait pas qu'elle se fasse repérer. Et revenant à son enquête, elle se dit qu'il doit bien y avoir une clé, un fil conducteur à tout cela.

Ça y est. Elle fait le lien : c'est le patron des pompes funèbres, Mickael Bouglas. Il a belle allure mais sous ses airs de gentil garçon, elle se dit qu'il est trop poli pour être honnête. Et du reste, en tant qu'Anglais venu s'installer il y a une quinzaine d'années au village, il n'a jamais bien réussi à s'intégrer. Il reste l'étranger, rougeaud et candidat aux coups de soleil.

Il y a une bonne semaine, dans la même journée, elle l'a vu trois fois.

Une première fois au cimetière pour constater les dégâts, puis lors de ses pérégrinations en ville, elle l'a aperçu fumant une cigarette sur le trottoir, devant ses bureaux et, enfin, en soirée, sous un porche, avec un grand type musclé, au visage émacié, flanqué d'une barbiche, avec qui il avait une discussion très animée.

Ils n'étaient pas loin d'en venir aux mains. L'autre homme avait un bout d'oreille en moins, elle s'est dit qu'il n'en était pas à sa première querelle, son accent méditerranéen est devenu perceptible, au fur à mesure que le ton montait, il était question de délai, de devoir patienter, de marché qui était devenu complètement incertain.

Une femme sortie de nulle part a alors surgi et s'est approchée de l'homme : « Loulou, calme-toi ! Viens, on y va. » Lui, comme hypnotisé par la douceur de la voix, l'a suivie sans broncher.

Ces deux-là se sont juré fidélité et un insondable lien les unit, une rencontre improbable par leurs physiques, lui grand et costaud, elle frêle et petite, lui brun et aux yeux noirs, et elle au teint clair et aux yeux bleus des filles du Nord.

Aujourd'hui, Madeleine caresse son porte-clés nounours, compagnon de toutes ses aventures, en regardant le coucher de soleil derrière le pont du Canal : la liste de suspects commence à s'étoffer, mais elle n'arrive pas à faire des liens suffisamment pertinents pour un scénario crédible.

Madeleine décide de rentrer à son hôtel, pour se reposer un peu et réfléchir à tout ça. Soudain, en passant devant les halles, elle entend des pleurs à peine étouffés : elle voit une femme blonde effondrée sur les marches. Madeleine s'approche.

– C'est la guide touristique, qui a fait un malaise, lui explique un type en marcel gris, c'est Sabine, c'est son nom, il rajoute en lissant ses moustaches en guidon de vélo.

– Je suis désespérée, mon Lou ne répond pas à mes appels, cela ne lui est jamais arrivé, nous sommes en connexion permanente, explique Sabine en tendant son poignet

avec sa montre connectée rose. Il a disparu des radars et la police ne souhaite pas se lancer à sa recherche : il est majeur, on n'est pas mariés.

Le pompier lui donne un mouchoir en papier. Elle se mouche et les yeux rougis de larmes, ajoute dans un souffle :

– En plus je suis enceinte. Et je ne le lui ai pas encore dit. L'instinct de détective de Madeleine est tout ragaillardi : elle n'est plus du tout disposée à regagner son hôtel. Les images fusent dans sa tête. Les connexions vont aussi vite que des objets perdus dans l'espace.

Le pompier demande à Sabine de préciser le nom du père de son enfant :

– Lou, elle dit en pleurant sans bruit, le visage inondé de larmes, Lou Adran.

Madeleine imagine des affiches placardées un peu partout :

« Urgent.

Disparition.

Un homme au type méditerranéen, répondant au nom de Lou Adran a disparu au village depuis plus d'une semaine. »

Sabine

22 juillet 2023

Sabine sort anéantie de la gendarmerie, la disparition de Lou est d'autant plus dramatique que la naissance de leur bébé ne tardera plus. Sabine est née de père inconnu, c'est comme si le sort s'acharnait sur cette famille.

Devant la gendarmerie, une femme l'aborde, elle s'appelle Madeleine. Sabine ne comprend pas bien ce que la femme lui explique sauf que la disparition l'intéresse. Cette rencontre hasardeuse, comme une bouée de sauvetage au milieu de son naufrage, Sabine n'a pas d'autre choix que de s'y accrocher. Et cette femme lui inspire immédiatement confiance. Elle a quelque chose de maternel et d'englobant dont Sabine a bien besoin. Aussi, elle se laisse faire lorsque la femme la prend par le bras et l'entraîne jusqu'à la librairie Prose Café :

– Je voudrais vous poser quelques questions, lui explique Madeleine qui se présente comme détective professionnelle. J'enquête sur une autre affaire, qui n'a probablement aucun lien avec la vôtre, elle ajoute avec un sourire qui finit de mettre Sabine en confiance, mais votre désarroi tout à l'heure m'a beaucoup touchée. J'étais près de vous lorsque vous parliez au pompier, j'ai tout entendu. Je ne voudrais pas être intrusive, mais enfin, il me semble que je peux vous aider...

Les deux femmes s'assoient face à face sur l'un des

guéridons en terrasse et commandent deux Perrier. Sabine répond à toutes les questions que lui pose Madeleine en espérant que ses réponses seront des indices ou des pistes qui lui permettront de retrouver la trace de Lou. Tout en observant Madeleine, habillée en vert, cheveux roux mi-long et yeux de velours, Sabine, elle ne saurait dire pourquoi, visualise le fameux tableau de Van Gogh, celui d'un intérieur avec un lit et une chaise en paille. C'est alors qu'elle se met à raconter, longuement, sans plus pouvoir s'arrêter.

« Kristen, la mère de Guadeloupe, ma grand-mère donc, était danoise. Blonde, presque rousse, avec des yeux très bleus. C'était une pionnière Kristen, une femme de caractère qui avait décidé de prendre son destin en main. Elle est brillante et décroche très jeune un doctorat en archéologie. Elle a vingt-cinq ans, des rêves plein la tête, les yeux brûlants de passion. Sa passion d'ailleurs, c'est le Mexique. Son doctorat en poche, elle part pour Téotihuacan suivre des fouilles archéologiques sur le site. Elle y arrive le 15 juillet 1939.

D'une certaine façon, elle fuit l'Europe, le climat politique n'y est pas très certain. L'accession d'Hitler au pouvoir en Allemagne n'augure pas d'un avenir très joyeux. Elle le sent bien Kristen que cet homme est un mégalomane avide de pouvoir, elle sent bien que la guerre n'est pas loin de commencer. Alors elle part, elle part loin, très loin même, loin de cette Europe en vrac, là où elle pense qu'elle sera épargnée des malheurs de la guerre.

Elle a décroché une bourse de recherche et elle compte bien passer quelques années dans ce merveilleux pays qui

la passionne.

À son arrivée à l'aéroport, elle est accueillie par le professeur Alfonso Rodriguez de la Vega, archéologue lui aussi, mais bien plus âgé qu'elle. Il doit avoir quarante-cinq ans !

Il est surpris par sa jeunesse, et puis, malgré la révolution, le Mexique est un pays latin où le machisme reste bien ancré. Une fois la surprise passée, il est bluffé par l'intelligence de Kristen, par son engagement passionné et par son énergie. Leur collaboration se construit peu à peu sur les chantiers de fouilles jusqu'à devenir une véritable complicité.

Au fil des années, Kristen s'immerge totalement dans la culture mexicaine, elle boit la tequila cul sec, se plaît à déambuler dans les marchés, s'y arrête pour acheter quelques tacos pimentés qu'elle dévore à bouche-que-veux-tu. Ce pays est brûlant, elle aime ce feu qui la consume.

Peu à peu, elle a lié des relations avec le monde artistique, l'intelligentsia mexicaine, des artistes formidables, tous de gauche, tous ont vécu la grande révolution, certains ont même côtoyé Emiliano Zapata, elle les écoute et se délecte de leurs récits.

Elle est invitée le soir du 31 octobre 1942 chez les Rivera, elle va enfin rencontrer Diego et Frida, ils sont tous deux peintres, mais c'est la célébrité de Diego qui domine dans les œuvres du couple. Diego réalise des peintures murales, de grandes fresques qui illustrent la vie des ouvriers et des paysans.

Les œuvres de Frida sont plus intimistes et de petits formats par la force des choses. Elle a eu un grave accident

de tramway qui l'a clouée dans un lit durant des mois entiers. Alors elle a fait installer un miroir au plafond de son lit à baldaquin et elle a peint des autoportraits. Ses œuvres reflètent sa souffrance, elle peint ce qu'elle vit. Elle est parfois persuadée que sa peinture est moins importante que celle de Diego. Diego lui, par son œuvre, participe à la révolution, il illustre la vie des travailleurs en réalisant de grandes fresques extérieures exhibées aux yeux de tous. Kristen est tout de suite frappée par la beauté de Frida et les deux femmes deviennent très vite complices après cette nuit des Morts largement arrosée de tequila. Elles ont passé la nuit à se raconter leur vie en vidant des verres. Désormais, Kristen fait partie du cercle rapproché du couple mythique.

Et d'autres soirées festives suivront. C'est d'ailleurs lors d'une de ces fiestas mémorables que Kristen fait la connaissance de José Luis Zaldivar Camacho, il est militaire, pilote d'avion.

C'est la fin de l'année 1943, un réveillon qui marquera à jamais la vie de Kristen.

Entre les deux, la foudre est tombée. José Luis est d'abord séduit par le physique si exotique de Kristen. Sa peau diaphane, ses cheveux blond-roux, sa silhouette fine et allongée, et le bleu acier de son regard qui a transpercé tout son être.

De son côté, Kristen mène la danse. Elle l'a remarqué dès son entrée dans le jardin de la maison bleue de Frida. Il domine physiquement l'assemblée, il mesure un mètre quatre-vingt-cinq, largement au-dessus de la moyenne du pays. Elle le regarde se déplacer au milieu des invités, elle

scrute ses gestes, la façon sensuelle qu'il a de se mouvoir, elle perçoit le son de sa voix grave et chaleureuse, elle entend ses éclats de rire.

Elle est totalement sous son charme, elle accepte sa demande en mariage sans même réfléchir. À présent, c'est peut-être lui qui mène la danse, discrètement, en lui laissant croire qu'elle porte leur destin commun entre ses mains.

À l'automne, les premiers symptômes commencent, vomissements, fatigue, puis retard de règles. Kristen est enceinte et c'est un bonheur profond, elle se sent pleine d'un amour infini. José Luis est à ses petits soins, heureux lui aussi, fier, mais un peu inquiet de l'arrivée de cette troisième personne dans leur vie.

Loin de là, en Europe, l'offensive se prépare. Les Alliés mobilisent des dizaines de milliers d'hommes qui se préparent au combat, ils arriveront par air, terre et mer.

Le Mexique décide de participer au débarquement, ils envoient les soldats de l'escadron 201, les Aigles Aztèques. Ils ont choisi de combattre contre l'Axe dès 1942, après la bataille de Pearl Harbor. Il faut choisir son camp.

José Luis l'a choisi depuis longtemps. Il sait que son départ sera difficile à faire accepter à Kristen, mais il ne flanchera pas, il doit partir combattre, l'avenir de l'humanité est en jeu et rien ni personne ne le fera dévier de sa route.

Avant de partir il confie à Kristen sa médaille en argent de la Guadeloupe, la patronne du Mexique, il ne la quitte jamais : « Tiens, elle veillera sur toi pendant mon absence. » Son avion est abattu le 19 juin 1944, jour de la naissance de sa fille, Guadeloupe.

Voilà l'histoire de ma mère, conclut Sabine qui se confie de plus en plus intimement à cette Madeleine pourtant inconnue. Je ne veux pas reproduire cette malédiction. »

Sabine reprend confiance, serre fermement la main de Madeleine et lui glisse à l'oreille :

– Retrouvez Lou. Sans lui le reste de ma vie ne sera qu'une fatalité.

Elle lui donne sa carte de visite et rentre chez elle. Elle a besoin de se reposer, de se blottir dans les draps de son lit, d'y retrouver l'odeur de Lou, l'odeur de l'amour.

Madeleine

22 juillet 2023

En attendant de pouvoir imprimer des affiches, Madeleine se dit qu'elle n'a pas de temps à perdre. Avec ses plus fidèles serviteurs, ses deux pieds, elle reprend le chemin des indices. Un patchwork de lieux se dessine dans sa tête : le porche, la place à la fontaine, le canal, le cimetière. Lou Adran a disparu, à la vitesse de la lumière. Si au moins un mobile pouvait se dessiner.

Quelle était la vie de cet homme, ses attirances, ses fuites, ses actions les plus inavouables ? Car la vérité se tient tapie dans l'ombre et n'apparaît jamais en pleine lumière.

Madelaine ne connaît Lou qu'au travers des mots de Sabine – mots du reste très empreints de l'amour qu'elle lui voue et qui pardonne sûrement ses écarts et ses débordements. Elle lui disait à l'instant qu'il était doux comme un agneau, mais tel un vent de tramontane, si la colère le gagne, il n'hésiterait pas à tout balayer sur son passage pour faire justice.

Mais de quelle justice parle-t-on ?

Madeleine insiste pour que Sabine aille se reposer. Elle lui donnera des nouvelles demain.

De son côté, elle va commencer par retourner sous le porche, lieu où elle a aperçu Lou Adran se quereller avec Mickael Bouglas. Sabine s'était interposée ce jour-là, se souvient Madeleine.

Dans la vitrine des pompes funèbres, trône une drôle de pancarte avec cette inscription « soirée hallucinante au club Narcisse », à la date de ce jour même.

Bizarre de faire la publicité pour une boîte de nuit dans un magasin de pompes funèbres, se dit Madeleine, juste au-dessous de la phrase « cercueil hermétique ».

L'hermétisme est pour le moment ce qui caractérise le village : aucun indice qui se révèle être utile à son enquête. Quant au cercueil dit hermétique, Madeleine sait qu'on les utilise pour les rapatriements des corps ou en cas de pandémie. Mais quel rapport avec Lou Adran ?

Elle décide de se rendre à la fontaine, et là, à part quelques pigeons endormis la tête dans les plumes, elle n'observe pas grand-chose. La place est déserte, les scooters ont disparu. Tous les jeunes font la fête à cette heure-ci. Madeleine se dit qu'elle devrait aller faire un tour au Narcisse lorsque soudain, un papier virevoltant au vent attire son attention. Rose pâle, c'est une publicité pour la vente de talismans mexicains, certifiés authentiques, ils apportent protection et élévation spirituelle. Ah, oui, se souvient Madeleine, ce matin, c'était jour de marché.

Au dos se trouve une inscription avec un numéro de téléphone griffonné à la main : Lou 06 75 00 39 45. Que peut-il y avoir comme lien entre des talismans mexicains et le numéro de l'homme disparu ? Pourquoi ce papier lui tombe-t-il justement entre les mains ? Quelqu'un l'observe ? Madeleine a beau scruter la place et se tourner dans toutes les directions à s'en dévisser le cou, il n'y a

personne, la place est vide.

Avec le vent fort qui sévit depuis ce matin, le vent des fous, le vent qui rend fou, donne mal à la tête et fait naître les plus folles pensées, Madeleine est prise d'angoisse. Et si la solution se trouvait dans les zones floues de l'invisible ? Mais, en bonne cartésienne, elle se reprend aussitôt : il peut venir de partout, ce papier. Il se sera envolé de l'intérieur d'un véhicule garé à proximité. Il était peut-être coincé sous le pied d'une des tables au café, ou il s'est envolé de la poche ou du sac à main de Sabine, lorsqu'elle s'est effondrée près des halles.

Le regard de Madeleine se pose sur une pierre à l'intérieur de la fontaine : un visage se dessine au gré des veines de la pierre. On dirait qu'elle bouge. Comme un sourire tordu qui semble lui être adressé. Madeleine essaye de se rassurer comme elle peut. Dans ce village, son enquête commence à prendre une tournure un peu trop étrange pour son esprit carré. « Heureusement que je ne suis pas trouillard », murmure-t-elle.

Elle se remet en marche, le mouvement nourrit souvent sa réflexion.

Près du canal, quelques bateaux sont amarrés.

L'un d'eux, immatriculé à Copenhague, est baptisé *Loup de mer* : Loup, toujours Lou, ce Lou disparu. Disparu trop tôt, dirait-on pour le plus tragique des départs.

Mais comment cet homme fort, encore jeune, a-t-il pu s'évanouir dans la nature ?

Est-il tombé dans un guet-apens ? Se pourrait-il qu'il ait eu peur de la paternité ? Il aurait fui cette responsabilité, même si Sabine affirme ne lui avoir rien dit ? Il est facile

aujourd'hui d'avoir accès à des informations qu'on voudrait garder secrètes. En jetant un coup d'œil sur le portable de son conjoint, par exemple.

Si seulement le raisonnement de Madeleine pouvait s'écouler comme l'eau paisible du canal. Là, elle piétine. Mystère pour mystère, elle décide d'aller au cimetière, causer aux morts, et, pourquoi pas, chercher des pistes, à commencer par des pistes transgénérationnelles.

Dans les cimetières, hier et aujourd'hui s'entremêlent. Réel et imaginaire peuvent se confondre tant et si bien que l'on perd le fil, la notion du temps et la perception de la réalité. Une fois la porte passée, on plonge dans un univers où les âmes s'en donnent à cœur joie et se rencontrent hors contrainte de calendrier.

Madeleine parcourt les allées. Des bouquets de fleurs fanées et des couronnes en perles de verre aux teintes pâlies la plongent dans une sorte de nostalgie qui la dépasse. Elle se laisse aller à ce sentiment dont elle n'a pas l'habitude et avance jusqu'au fond du cimetière, descend au plus profond d'elle-même à mesure qu'elle avance et que la nuit se fait de plus en plus noire. Une nuit sans lune ni étoiles. Soudain, elle perçoit un mouvement. Quelque chose a bougé, glissé, s'est déplacé. Madeleine se fige. Elle se retourne d'un bloc et bouche ouverte, yeux écarquillés, voit trembloter une dalle mal scellée du caveau juste là, à sa droite.

Madeleine se cache derrière une tombe et accroupie, assiste à la plus étrange scène qui soit : la dalle glisse et laisse apparaître une forme, on dirait un animal, un gros chat, une panthère, pense Madeleine. Sa silhouette

intemporelle est auréolée d'une lumière blanche. Elle se sent aspirée. Papillon de nuit collée au réverbère, elle commence à se relever, elle voudrait rejoindre la force lumineuse. Un voyage dans un autre espace-temps lui offrirait peut-être une tranche de vie supplémentaire, mais juste à temps, elle résiste. « N'importe quoi, s'insurge la voix de la raison dans sa tête, c'est un homme avec une lampe torche à la main. »

Mais dans le halo de la lampe que l'homme tient à la main, Madeleine aperçoit une oreille pointue. Loup-garou ? Madeleine vacille, sa tête heurte une croix de pierre et elle s'évanouit.

Sabine & Guadeloupe

Dimanche 23 juillet 2023

Le lendemain, Sabine est réveillée par le son des cloches qui marquent l'heure de la messe dominicale.

Elle a un rendez-vous en début d'après-midi avec Monsieur et Madame Van Gogh pour une visite du centre historique. Elle a envisagé de l'annuler, mais se laisser abattre par les coups de la vie ne servirait à rien, tout passe dans la vie, le bon comme le mauvais.

Elle a quelques heures devant elle pour reprendre forme humaine.

Sa mère, Guadeloupe, est cloîtrée chez elle, volets fermés, accablée par la chaleur. Elle passe beaucoup de temps sur Facebook, le seul réseau social auquel elle est abonnée, elle laisse les Instragram, Twitter, Tik Tok et Cie aux jeunes générations. Elle a pas mal d'amis, une bonne centaine, et passe son temps à les espionner, curieuse de savoir qui fait quoi ? Où ? Quand ? Comment ? Et surtout, avec qui ? Elle aime bien suivre la page de Sabine qui ne manque pas de poster les photos de ses itinérances, souvent des selfies qu'elle prend avec ses clients.

Sabine déambule au cœur du village avec le couple Van Gogh. Ils y viennent en vacances depuis des décennies et bien que connaissant parfaitement le coin, ils espèrent que la visite guidée de Sabine leur donnera un historique plus précis des lieux. Comme elle aime le faire, Sabine leur

propose de faire un selfie devant la magnifique porte de la maison folie dite maison des poules, on ne sait pas trop pourquoi...

Elle poste la photo sur Facebook en ayant pris soin de leur demander la permission de la publier sur sa page publique. Guadeloupe est allongée sur son canapé. Ange, son chat noir angora, est étalé de tout son long à ses pieds. Son ordinateur est sur la table du salon, sa page Facebook ouverte en plein écran.

Elle se lève et se dirige vers le réfrigérateur, sort une bouteille d'infusion de menthe fraîche qu'elle aime boire glacée. Elle se sert un verre et retourne vers le canapé, au passage elle jette un œil sur son Facebook ouvert. Elle déroule le fil d'actualité, like et commente quelques posts. Elle stoppe net sur celui de Sabine qui pose entre le couple Van Gogh.

Pour Guadeloupe, la ressemblance est évidente. Malgré les années passées qui n'ont pas épargné le beau Scandinave, le regard est resté vif. La photo fait apparaître ce grain de beauté qu'ils ont tous les deux sur le haut de la pommette droite.

C'est bien lui, c'est bien Théodore, le père de Sabine. Guadeloupe se souvient de cette nuit torride qu'ils ont passée en secret dans la salle jaune de la Soufrière. Elle se laisse tomber sur une chaise, passe une main tremblante dans ses cheveux, se relève et se dirige tout droit vers la cuisine où elle se sert un trop grand verre de muscat.

Sabine

23 juillet 2023

Sabine est assise sur une chaise en paille près de la fenêtre, en train de crocheter de la layette pour le bébé. La future maman réalise des petites têtes de mort pour le berceau, à coudre sur la couverture du bébé. Elles sont délicates, le fil est fin, les couleurs choisies avec soin. Elle est calme, Sabine. Elle pourrait être effondrée, mais son amoureux, elle sait où le retrouver maintenant. Il lui a laissé un mot, l'invitant à se rendre au cimetière : la dernière tombe à droite avant le cyprès, numéro 43. Une plaque est posée : « À Sabine, mon amour pour toujours. » Derrière la plaque, une adresse scotchée où le retrouver, le 23 juillet à minuit. Il l'attendra. Ils partiront ensemble, vers de nouveaux horizons. Jamais personne ne l'avait attendue quelque part.

Jamais elle ne s'était sentie autant en sécurité. Il lui a demandé de ne pas en parler. De garder le secret, afin d'assurer leur départ, ne laissant dans leur sillage que des traces effaçables au fil du temps.

Tout laisser pour tout recommencer. À presque trois.

Antoine

Juillet 2023

Il a dit non. Non. Et Non. Il m'en a fallu des verres de muscat pour parvenir à lui avouer que depuis toujours, je l'aime, je l'aime d'amour, comme un garçon qui aime les garçons. Mais il a dit non, Marius. Il a retiré sa main de la mienne et il a secoué la tête comme un cheval triste, en répétant : non, non, vraiment, non, c'est pas possible. J'aurais dû ne rien dire, écrasé par l'immeuble de son refus définitif qui venait de s'abattre sur mon cœur, mais je lui ai répondu en anglais, ça m'arrive parfois de confondre les langues vu que je suis aussi traducteur pour différents journaux américains et britanniques et que ma mère galloise m'a élevé en France. Je lui ai répondu en anglais, comme un con : « *Let's stay friends, I need it.* » Il est parti d'un grand éclat de rire, moi j'avais tellement envie de pleurer... « Appuie sur le bon bouton, tu te goures de langue, m'a-t-il dit en se marrant. Tu sais bien que j'y comprends rien à l'anglishe. »

Alors j'ai glissé de mon tabouret et je l'ai laissé là, tout seul avec son rire. « À demain », j'ai dit sans me retourner, le corps plié en deux de douleur. « Ciao, je l'ai entendu me répondre, fais gaffe à toi frérot, tu marches pas droit. » Non, c'est vrai, je ne marche pas droit. Et pas seulement quand j'ai bu trop de muscat. C'est bien mon problème, il a vu juste, mon ami, mon amour, je n'ai jamais su prendre la

ligne, je suis toujours coincé dans des labyrinthes débiles. Tomber amoureux de mecs hétéros, c'est le pire qui peut arriver pour quelqu'un comme moi. Va falloir que j'arrête de me faire souffrir. Je devrais essayer Tinder, depuis le temps qu'on m'en parle. Ou continuer à me bourrer la gueule. Le Narcisse doit être ouvert. Je veux noyer ma douleur dans l'alcool et la musique forte.

Madeleine

Juillet 2023

Lorsque Madeleine revient à elle, le jour se lève. Elle ne sait plus où elle se trouve, elle s'embrouille, elle a perdu la notion du temps : aujourd'hui, hier ou demain ? Elle se relève sur un coude et réalise avec horreur qu'elle est assise derrière une pierre tombale, au beau milieu de cimetière. Elle se tâte la tête. Une bosse.

Elle essaye de remonter le fil de ses souvenirs et tout à coup se fige, tout lui revient en mémoire.

« Vite, il lui faut prévenir Sabine, avant que quelque chose de grave ne lui arrive. »

Elle se précipite hors du cimetière aussi vite que ses jambes tremblantes le lui permettent et rejoint le cœur du village. Sans prendre le temps de frapper à la porte, elle entre, la porte n'est jamais verrouillée, Sabine le lui a dit. Mais il n'y a personne. Le petit appartement est propre et bien rangé comme avant un départ en vacances.

Constance et les Van Gogh

Samedi 2 juillet 1975

Les routes du Sud sont encombrées en cette fin d'après-midi. C'est l'horreur sur le réseau routier.

Dans la voiture des Van Gogh, les enfants s'impatientent, s'agitent et se chamaillent.

Karine Van Gogh a pourtant prévu des jeux pour ses trois enfants, Alonzo, cinq ans, Valérian, dix ans et Vicente, douze ans. Trois garçons de ces âges à l'arrière d'une Opel, c'est bien difficile à gérer. Afin qu'ils restent tranquilles, elle leur propose de lire les plaques d'immatriculation des véhicules et de trouver le nom du département correspondant. Le plus jeune est aidé par sa maman, ce qui agace rapidement les frères. Il faut s'interrompre, les disputes reprennent. Elle propose le jeu du pendu.

Sur une ardoise, le plus petit dessine pendant que les deux autres jouent mais tout à coup :

– J'ai mal au ventre, je vais vomir, s'écrie le cadet.

Le père râle une fois de plus, il n'a pas envie de perdre du temps.

– C'est la dernière fois que je m'arrête, on n'arrivera jamais au camping. Vous faites tous pipi aussi, compris ?

Sortis des grands axes menant vers la Méditerranée, M. Van Gogh et sa famille se réjouissent d'être bientôt arrivés. Tous les occupants de la voiture sont joyeux et chantent

à tue-tête le tube de l'été, *Vanina*, rappelle-toi que je ne suis rien sans toi... La route semble être plus fluide. Mais comme ils s'approchent de la bande littorale où se trouve le lieu de leur destination, arrêt total de la circulation.

– Flûte, encore des bouchons, je n'en vois plus la fin de ce voyage, je suis fatigué, s'exclame le père.

– D'après la carte, le camping n'est qu'à deux kilomètres, dit la mère qui se veut rassurante.

– On est arrivés, on est arrivés ! crient les garçons,

– Arrêtez, j'ai mal à la tête, du calme ! exige le père.

La voiture roule au pas. Apparaissent les étangs proches de la mer.

Mais une fois de plus : arrêt total.

La longue file de voitures dégage une odeur lourde de carburant, on se croirait dans une raffinerie. Un nuage de fumée d'échappement entoure ce flot de véhicules. La chaleur est telle que la route brille, le goudron fond par endroit.

Les vacanciers sortent des voitures, leurs chaussures restent collées sur la route, ils pestent.

Certains décident de garer leur voiture un peu n'importe comment et se dirigent à pied vers la mer. Des enfants avec des seaux, des pelles courent autour des véhicules à l'arrêt total. Heureusement, ils ont mis chapeaux, casquettes et crème solaire. Au-dessus de l'embouteillage et des vapeurs d'essence, flotte un parfum agréable de début d'été.

D'autres se dégourdisent les jambes en effectuant quelques exercices de gymnastique, allongés sur le bas-côté. Ils s'étirent et se font masser le dos. Ils ont parfois un journal sur la tête car le soleil tape fort.

Les chauffeurs coincés dans leurs véhicules s'impatientent, ronchonnent et s'énervent :

– Avance trou du...

– Espèce de... tu vois bien que je ne peux pas.

Leurs visages et le bras mis à la portière sont écarlates. Le soleil est brûlant. On avance un peu et bientôt, la famille s'approche du camping où ils vont passer leurs vacances. À l'arrière, les trois petits garçons se sont endormis, écrasés de fatigue et de chaleur.

Théodore Van Gogh descend de son Opel et court pour remplir sa bouteille vide à la fontaine, juste à l'entrée du parking. L'odeur de l'essence et du goudron l'a enivré et lui gratte la gorge.

On entend un long klaxon insistant, puis un autre, et encore un autre plus soutenu.

Il prend le temps de s'asperger visage et tête, la chaleur devient de plus en plus insupportable.

Arrivant du Nord de la France, son corps n'est pas encore habitué à ce feu qui lui tombe dessus. Il positive tout de même et pense à son épouse et ses enfants qui veulent se rafraîchir dans la mer.

Dans la voiture suivante, une femme prend son thermos de café, c'est sa drogue. Même sous des températures extrêmes, elle a besoin de sa dose. Elle cherche en vain son gobelet. Elle l'a oublié certainement lors de son arrêt précédent sur la table en pierre de l'aire d'autoroute.

Elle se dirige vers la voiture de devant, et là son attitude est plus posée :

– Bonjour. Vous n'auriez pas un verre à me prêter pour le café ? J'ai un plein thermos. Je vous en donne aussi, en

échange, si vous voulez.

– Ah, mais vous, je vous reconnais ! Vous êtes la personne qui m'a klaxonné tout à l'heure, pas vrai ? Et à plein tube ! Vous avez vu, ça n'a pas fait avancer le schmilblick mais au moins, on a eu de la musique. Ils s'y sont tous mis après vous.

La femme baisse les yeux et s'excuse. Vraiment, elle se sent toute penaude.

– Allez, c'est pas grave, va, reprend Théodore Van Gogh en riant. Je peux comprendre. Nous sommes tous énervés. Avec cette attente et cette chaleur.

– Oui. Désolée, sourit la femme, le café, ça nous calmera. Les deux se marrent et Karine Van Gogh aussi. Elle a tout entendu de la conversation et, à travers les vitres ouvertes, elle tend trois gobelets de camping en plastique turquoise. La femme en profite pour se présenter.

– Constance, enchantée.

– Karine.

– Théodore, on vient du Nord.

– Moi aussi, dit Constance en servant le café, si faut, on est voisins.

Se dégage alors une odeur de réconfort, une ambiance bienveillante et chaleureuse. Les vacances vont être particulièrement bonnes cette année, pense Karine Van Gogh en sirotant son café, assise dans la voiture pendant que Constance et son mari parlent de Bailleul et du mont Noir où la jeune femme habite.

– Nous, on vient de Lille, renseigne Théodore. En pleine ville. Mais ma femme vient de Dunkerque, c'est là qu'on s'est rencontrés.

Karine sourit, c'était une bien jolie rencontre, au bal du 14 juillet. Elle jette un regard tendre vers ses trois enfants à l'arrière, trois petits chats aux tempes dégoulinantes de sueur. Le plus petit, Vicente, dort bouche ouverte. La nuque renversée contre le siège, il ronfle légèrement.

Constance vient de rouler seule durant près de dix heures. Elle n'a parlé à personne depuis le matin, alors là, avec cette famille sympathique, elle bavarde comme si elle les connaissait depuis toujours. Partie très tôt de chez elle, elle espérait arriver avant la nuit pour récupérer les clés du bungalow de vacances qu'elle a louée avec son amie Carmen. Elles se connaissent depuis l'enfance.

Carmen, enseignante, habite maintenant le département de la Meuse suite à une mutation. C'est loin du mont Noir. Elles n'ont plus trop l'occasion de se retrouver, mais se réservent au moins deux fois par an un séjour commun. L'un à Paris, lieu qu'elles adorent visiter, toutes deux passionnées d'art, et l'autre à la plage pour profiter du farniente et du beau temps.

Constance a hâte de se poser. Son impatience est compréhensible. Elle va bientôt revoir son amie et dès demain elles profiteront au max. Elles ont tant de choses à se raconter.

Elle aperçoit une cabine à l'entrée du camping et pense aller téléphoner pour rassurer ses parents qui n'ont pas vu d'un bon œil qu'elle parte si tôt ce matin après plusieurs jours compliqués au boulot.

Mais là aussi une file d'attente interminable, des gens qui se disputent :

– J'étais avant vous.

– Moi, j'ai ma petite malade, je dois contacter un docteur.
– Rien à faire, chacun son tour.
Tant pis, elle appellera plus tard d'autant plus qu'elle ne sait pas si elle a assez de pièces.

Théodore Van Gogh est le prochain à entrer dans le camping.

Sa femme l'a rejoint avec les enfants, elle a récupéré la fiche de réservation dans la voiture.

Aïe, dans la boîte à gants, quelques chocolats oubliés ont taché le document.

Le numéro d'emplacement est peu visible.

À l'accueil, un jeune homme très courtois la renseigne. Brun, de type méditerranéen, musclé.

– Vous êtes, au 99, ma p'tite dame, sourit le type de ses dents blanches.

Karine a un frisson, qu'elle réprime aussitôt. Elle fait un signe de la main à son mari pour qu'il la suive. Il roule au pas derrière elle, mais à leur emplacement, une caravane est déjà installée. Monsieur grogne après madame :

– Tu ne sais pas lire ? Ce n'est pas le bon endroit.

Sans lui répondre, elle se dirige et entre dans l'auvent. Elle hèle une personne qu'elle entend chanter. C'est un homme et quand il apparaît, c'est un autre musclé à la peau mate, yeux de braise. Décidemment, pense Karine, bien en dedans d'elle-même, ils sont trop beaux par ici.

– Oui, c'est pourquoi ? demande le gars sans sourire, bien ténébreux comme dans un roman-photo pour dames.

– Bonjour, vous libérez le lieu à quelle heure ? demande Karine en rougissant. Avec sa peau laiteuse et ses yeux de

porcelaine, elle ressemble à France Gall en plus blonde encore et le type ne peut s'empêcher de fredonner les *Sucettes à l'anis*. Karine ne prête pas attention à ce qu'il siffle, mais à son oreille qui est bizarrement taillée, comme s'il avait reçu un coup de couteau. Ou alors, c'est une malformation congénitale, se demande-t-elle en ajoutant :

- Nous avons réservé jusqu'à la semaine prochaine. C'est bien l'emplacement 99 ?
- Euh, non, ici, c'est le 66. Le panneau a dû se renverser.

Constance

Juillet 1975

Constance s'est attablée à un café, sur la place ombragée. En cette période estivale, elle sirote une citronnade en feuilletant son press-book. Elle a rendez-vous avec le directeur du service culturel à 16 heures ce jour-là, veille de la fête traditionnelle annuelle.

C'est son énième rendez-vous.

Quand tout à coup, elle sursaute. Ce n'est pourtant que l'envol d'une nuée de pigeons. Une voiture municipale déboule devant le café. Sur la galerie, deux haut-parleurs à plein tube diffusent des cris stridents qui font fuir les volatiles. Le bruit des ailes des pigeons en pleine panique, les cris stridents de la mairie, rien de tout cela ne semble inquiéter quiconque sur la place du village, sauf Constance qui se lève précipitamment de sa chaise, oubliant son book sur la table, et se réfugie à quelques mètres de là, dans la cour d'une maison vigneronne dont le portail est resté ouvert. Elle se blottit derrière un buisson.

D'habitude si souriante, Constance affiche un visage de cire.

Des touristes participent à une visite guidée autour de la ville. Un enfant s'est écarté du groupe des adultes et les mains dans les poches de son short rouge, il s'amuse à faire voler la poussière du bout de ses espadrilles toutes neuves.

Constance parvient à articuler :

– Eh ! Eh ! Petit !

Le garçon, il doit avoir onze ou douze ans, voyant le visage inquiet de Constance, s'approche du buisson. La chevelure frisée de Constance apparaît, puis ses yeux angoissés.

– Tu as un problème, madame ?

Du buisson, apparaît sa main de pianiste. Elle tire le garçonnet par le tee-shirt pour le ramener plus près. Du bout de son index tremblotant, elle lui montre les pigeons. Le garçonnet hausse les épaules : « Ben, oui, et alors ? »

Les touristes en shorts, tongs et casquettes n'ont pas remarqué le bruit de la voiture et des volatiles tant ils semblent passionnés par les commentaires de la guide.

Une femme se retourne, cependant et voit son fils qui parle à un buisson.

Des pigeons viennent de se poser un peu partout autour d'eux, sur les toits, le rebord des fenêtres et dans la cour, ils sont nombreux à picorer des graines et des insectes invisibles aux humains. La femme quitte le groupe de touristes sur la pointe des pieds pour ne déranger personne. À son approche, des pigeons sautent un peu plus loin d'un coup d'aile grise et raccrochent aussitôt leur bec à la terre ocre :

– Paul, qu'est-ce que tu fais là ? Viens ici, s'il te plaît. On a bientôt terminé, après on ira à la mer.

Elle découvre alors d'un œil étonné, une femme toute bouclée prostrée derrière le buisson :

– Elle a peur, la dame.

– Peur de quoi ?

– Je ne sais pas, maman.

– Madame, qu'est-ce qu'il vous arrive ?

D'une voix chevrotante, Constance répond :

– Les pigeons. J'ai une peur bleue des pigeons. Et de tous les autres oiseaux, d'ailleurs.

Paul se met alors à courir dans tous les sens en frappant des pieds et des mains. Les oiseaux s'envolent vers les toits des maisons environnantes.

Paul et sa maman parviennent à rassurer Constance. Paul lui prend même la main pour l'aider à sortir de sa cachette.

– Merci pour votre soutien, dit Constance, reconnaissante. Elle époussette sa robe polo, reprend peu à peu ses esprits, et mise en confiance par le sourire bienveillant de Paul et sa maman, elle poursuit d'une voix de plus en plus assurée :

– J'essaye d'exorciser cette phobie, vous savez. Depuis quelque temps, je peins des volatiles sur des fonds rouges. Aujourd'hui, justement, je dois présenter mes tableaux pour un projet d'exposition, ici, en ville. Avec la vente des peintures, je pourrai financer mon rêve : ouvrir un restaurant où ne seront cuisinés que des produits frais, poules, poulet, canard, dinde...

– Comme j'aimerais découvrir vos œuvres, je suis très attachée à l'art. On pourrait se voir ce soir, après votre entretien, dans ma résidence de vacances.

– Oh, oui, avec grand plaisir, répond Constance.

Elle se dit qu'elle passera chez le fleuriste, il doit bien y en avoir un ici, et leur apportera un beau bouquet et aussi une bouteille de muscat, elle l'achètera tout à l'heure et du nougat pour le petit garçon.

– Claudine Vincent, 4 chemin des Oliviers, sur la colline, précise la mère de Paul en tendant sa main à Constance. Vous la reconnaîtrez, c'est un mas méridional aux tuiles

rouges. L'allée est bordée de vieux cyprès et il est entouré de vignes.

– Enchantée Claudine, moi c'est Constance. Constance Romero.

Constance se dirige vers la mairie, l'esprit léger. C'est enfin l'heure de son rendez-vous, sa rencontre avec Claudine et Paul lui a mis du baume au cœur.

Mais ? Son book ? Où est-il ?

Il lui semble se rappeler qu'elle l'a laissé sur la table, au café. Pourvu qu'elle ne l'ait pas perdu en allant se mettre à l'abri.

Elle court en refaisant le chemin inverse, elle a de plus en plus chaud, elle est toute transpirante.

De loin, elle aperçoit un homme en train de feuilleter son dossier.

– Monsieur, c'est à moi, je viens le récupérer. J'étais assise là et puis je l'ai oublié en partant.

– Quel talent ! dit-il avec un fort accent du Sud, les yeux plongés dans les pages du book. Grand, de type méditerranéen, il a de longs cheveux brun attachés sur la nuque. Regardez ce corbeau sur fond grenat, j'adore. Quel est l'artiste ?

– C'est moi. J'ai un rendez-vous pour le présenter. Aujourd'hui même. Là, dans quelques minutes.

– Et bien j'adore, toutes mes félicitations.

Constance n'est pas insensible aux compliments de cet homme bronzé et musclé. Elle aurait souhaité faire plus ample connaissance mais c'est l'heure de son rendez-vous. Cependant, elle est intriguée : comment une personne

de ce type, à l'allure sportive, peut-elle être sensible à l'art contemporain ? On l'imagine préférer fréquenter les stades et les salles de sport, plutôt que les musées.

Elle remercie, glisse le book dans son cabas et part en courant. Dans son dos, l'homme crie :

– C'est quoi ton prénom ? Moi, c'est Lou, comme un loup, comme Loulou !

Constance sourit mais ne répond pas. Pour la drague, on verra plus tard. Elle doit se concentrer sur son rendez-vous professionnel.

Constance toque à la porte de la mairie et entre.

Face à elle, un vieux monsieur dégoulinant de sueur l'invite à s'asseoir et lui demande de présenter ses tableaux. Les murs de son bureau sont ornés de posters de peintres impressionnistes : Monet et ses Nymphéas, Van Gogh et sa nuit étoilée, Manet et ses danseuses.

Il soupire, tourne les pages semblant chercher quelque chose en particulier, referme le book de Constance avec une moue qui en dit long :

– Moi, vous savez, ma petite dame, l'art contemporain, je n'y comprends rien.

Constance repart dépitée, mais en croisant un nouveau groupe de touristes qui s'apprête à entrer dans la cave coopérative, elle se rappelle l'invitation de Claudine Vincent.

Au bout du chemin, elle aperçoit une magnifique bâtisse bordée de cyprès et entourée de vignes. La façade orangée paraît incandescente dans le soleil couchant.

Un labrador jaune aboie pour prévenir de son arrivée.

Son hôte vient à sa rencontre et la reçoit avec une extrême gentillesse. Paul court vers elle et la rassure une nouvelle fois :

– Tu sais ici, tu ne dois pas avoir peur, il n’y a pas de pigeons.

Les vacances commencent réellement ce mardi pour Constance et Carmen qui vient d’arriver, très tôt ce matin.

À peine les bagages déposés, les deux amies filent à la plage, installent leurs serviettes neuves et papotent.

Leurs discussions sont entrecoupées de baignades. La température de l’eau est parfaite. Le soleil est au zénith.

Elles grillent et se tartinent de graisse à traire.

Quel bonheur, ce farniente.

Que du plaisir, ces bavardages entre copines.

Elles se racontent leurs aventures depuis leur dernier séjour à Paris. Carmen était tombée amoureuse d’un médecin, mais ils se sont séparés rapidement.

En début d’après-midi, Carmen va chercher de quoi grignoter à la petite supérette du camping. Un saucisson, du pain et plein de bons fruits de saison.

La caissière du magasin discute avec la cliente précédente.

Carmen dresse l’oreille car elles font l’éloge d’une boîte de

nuit. « Le Narcisse, précise la caissière, c'est là où tous les vacanciers vont pour s'éclater. Un dancing avec un disc-jockey excellent qui passe les meilleurs tubes. Il se trouve à quelques mètres du camping. »

Super, pense Carmen, avec Constance, elles vont aller guincher ce soir. Pas besoin de voiture, elles pourront boire de l'alcool.

Le soir venu, elles se pomponnent, maquillage et coiffure soignés.

Leurs robes colorées et bien dénudées les mettent en valeur, elles sont resplendissantes et transpirent la joie de vivre.

Elles n'oublient pas leur carte d'identité car malgré leur trentaine, elles paraissent toutes deux bien plus jeunes. Elles savent que le vigile à l'entrée de la boîte demandera leur âge.

La nuit tombe, il est vingt-deux heures.

Elles arrivent devant Le Narcisse et quelle surprise pour Constance : un des videurs n'est autre que la personne qui feuilletait son book, la veille, à la terrasse du café.

Il semble que lui aussi la reconnaît. Tout en restant très professionnel, il lui sourit avec un regard complice :

– Bonsoir les filles. Vos cartes d'identité s'il vous plaît. Alors on vient s'amuser ? On profite des vacances ? Entrée et boisson offertes aux belles dames, ajoute-t-il. Je vous rejoins dès que possible sur la piste de danse.

Elle, qui a flashé sur ce mec, se sent tout émoustillée.

- Alors, comment tu le trouves ? chuchote Constance à son amie. C'est lui dont je t'ai parlé. Pas mal non ?
- Certes, mais quel dragueur, je ne lui fais pas confiance.

Sur la piste de danse elles s'éclatent comme des folles, ne se posent que pour boire un, deux, trois gin tonic. Elles s'enivrent sans s'en rendre compte.

Comme il est bon de lâcher prise. Elles échangent des mots, des regards avec de beaux jeunes hommes qui semblent chercher l'âme sœur.

C'est le moment de la série des slows.

Le vider rejoint Constance et l'invite pour cette danse langoureuse sur l'air de *L'été indien* de Joe Dassin.

Il lui murmure des mots tendres à l'oreille, lui caresse le dos et l'embrasse. Dans un premier temps, elle le repousse, elle ne veut pas paraître trop légère. Il insiste et pendant le second slow *Dis-moi* de Mike Brant : elle craque. Après tout, elle est là pour s'éclater.

Ils continuent de danser sur des airs plus endiablés pendant que Carmen flirte elle aussi avec un grand blond aux yeux bleus pétillants qui ne parle pas très bien le français.

Avec cette chaleur, ils ont encore soif.

- Un cadavre ça te dit ?
- Un cadavre ?
- Tu ne connais pas ? C'est un mélange d'alcools forts. C'est excellent pour s'éclater. Après on voit la vie en rose. Sa drague charmeuse fonctionne bien chez Constance :
- Je veux bien essayer. Je n'aurai pas trop mal à la tête demain ? Je souhaite profiter au max de mes vacances.
- T'inquiète c'est le top, cette soupe, lui lance-t-il en se

dirigeant vers le bar.

Elle continue à se déchaîner sur le dancefloor.

– Lou, qu'est-ce que je te sers ? demande le barman.

– Deux cadavres, *please*.

Les boissons ont été préparées dans des grands verres de cocktail ornés de sucre sur leur rebord et d'un cierge magique étincelant.

Lou se cache derrière le poteau central de la salle et dépose dans les deux verres des petits cachets bleus. Éblouie par la boule lumineuse à facettes, Constance ne voit pas Lou lui faire signe avec son pouce levé.

Il revient vers elle, la prend par l'épaule, dépose un baiser dans son cou et l'invite à s'asseoir sur un magnifique canapé en velours rouge.

Les cadavres sont posés sur la table basse. Constance s'approche et à peine assise, avale cul sec son cadavre.

Lou aussi.

– Tu ne viendrais pas avec moi au Mexique ? J'en rêve. Le Teotihuacan est un lieu magique.

– Ah non ! Moi je reste en France. C'est quoi le Téo...

– Allez viens, je t'amène.

Constance ne comprend rien, dans un tourbillon elle se retrouve avec Lou dans un champ de topinambours.

Que lui arrive-t-il ? Elle s'évanouit sous un arbre.

Lou, ivre, la laisse seule et s'en va tout droit à travers champs, jusqu'à disparaître dans une haie épaisse de cyprès noirs.

Caitlynn

Juillet 1940

Caitlynn a besoin de calme et supporte difficilement les bruits extérieurs du village. L'été a commencé depuis quelques jours maintenant et il est l'heure, comme chaque année, de s'occuper des nombreuses cultures de saison. Passionnée par la nature, les oiseaux et le jardinage, Caitlynn cultive des fruits et légumes tout au long de l'année pour en savourer leur goût unique. Elle a également son propre étal au marché où elle vend une partie de ses récoltes. Elle apprécie vraiment ces moments simples de l'été et attend avec impatience la floraison des premiers tournesols et autres plantes mellifères, qui dégagent un parfum suave et léger et lui font oublier les affres de la guerre. Elle s'est engagée très tôt dans la Résistance avec son oncle Marcel, vétéran de la Grande Guerre, qui tient l'armurerie du village et a créé le réseau « Muscat ». Elle estime qu'attendre une éventuelle libération du pays par les Alliés n'est pas une option et que chacun doit faire son devoir patriotique. Elle est persuadée que son père est fier d'elle, lui qui s'est porté volontaire pour protéger son pays et a été capturé juste avant la défaite. Alors qu'elle s'émerveille en regardant son jardin, un bruit retentissant venant du centre du village, à un kilomètre de là, vient perturber sa tranquillité. Elle tend l'oreille. Le bruit reprend.

C'est le cri du geai, qu'elle reconnaît aussitôt. Par sécurité, elle décide d'aller voir ce qui se passe.

En traversant le centre du village, elle aperçoit une foule sur

la place de la mairie. Les vacanciers les plus fortunés sont venus en nombre pour passer l'été au bord de l'eau malgré l'ambiance morose qui règne à cause de la défaite française de juin 1940. Sans se laisser distraire, elle continue son chemin et s'approche de plus en plus du cri du geai. Elle aperçoit un petit camion de la mairie avec une enceinte sur sa remorque. C'est là qu'elle se souvient que la mairie a décidé de chasser les pigeons installés un peu partout dans le village car ils sont bien trop nombreux. Il est vrai qu'ils peuvent être envahissants, mais est-ce réellement nécessaire ? Peut-être qu'il y a des solutions alternatives ? Un agent municipal aperçoit Caitlynn et l'interpelle pour lui demander respectueusement de rester à l'écart, le temps que l'opération se termine.

– Vous savez combien de temps ça va durer ? lui demande-t-elle.

– Deux heures, le temps de traverser l'ensemble du village. Caitlynn repart rassurée et décide de rentrer à la maison pour retrouver son jardin et un peu de sérénité.

Richard est résistant dans un petit village de Provence. Il a pris très tôt contact avec Marcel, sous l'alias Garriguette, pour constituer un réseau d'armes dans la région. Il profite des vacances, maintenues cette année, comme couverture pour ne pas attirer l'œil des autorités et de potentiels collaborateurs. Il est devant le panneau d'affichage de la mairie du village quand le cri du geai en rut surgit de nulle part. La route est bruyante et il décide de s'écarter

légèrement pour savoir d'où cela vient.

Passionné par l'ornithologie depuis son enfance, il a reconnu le cri du geai en rut, mais ne sait pas pourquoi il était aussi fort. Ayant repéré la direction à prendre pour rejoindre la maison de vacances qu'il a louée pour assurer sa couverture, il part aussitôt. La propriété est légèrement excentrée du cœur du village pour rejoindre plus rapidement l'atelier de Marcel, qui est en face du jardin de Caitlynn.

Il arrive peu de temps après devant la cour de la maison où le propriétaire l'attend pour lui donner les consignes à suivre et la clé.

– Merci beaucoup pour votre accueil et votre gentillesse.

– Avec plaisir, lui répond le propriétaire.

Il est encore tôt dans la matinée et Richard en profite pour apprécier la vue depuis le jardin. Pour son premier jour, il a prévu de rencontrer Marcel. Le point de rendez-vous est fixé sous le cèdre bleu du chemin qui mène à l'atelier du résistant. Il a ensuite planifié d'aller en garrigue le lendemain pour repérer les lieux et prendre quelques photos avec son nouvel appareil afin de les donner aux services de renseignements alliés. Équipé de son sac à dos, il part donc rencontrer Marcel.

La mairie vient de terminer son opération et le calme est enfin de retour dans le village. Caitlynn en profite pour apprécier l'harmonie autour d'elle. Ce sont des moments comme ça qui lui permettent de se ressourcer.

En observant la nature autour d'elle, son regard se pose sur un couple de tourterelles en train d'agrandir leur nid dans le laurier du jardin. Elle se souvient qu'au printemps, elles ont accueilli deux petits oisillons qui vivent toujours auprès d'elles. Caitlynn s'émerveille. Elle les regarde récupérer des brindilles dans son allée quand elle entend un bruit lourd dans ses cultures de topinambours. Elle aperçoit un homme au regard ténébreux qui déambule et tient difficilement debout. Elle ne comprend pas comment il est arrivé là.

En s'avançant, elle reconnaît un habitant du village, Lou Adran, qui vend des œufs au marché, près des halles. Il est aussi connu pour ses activités suspectes au cabaret du coin. D'après les rumeurs que Caitlynn a entendu, il serait le chef d'une organisation clandestine qui vend des armes et des informations aux officiers allemands qui viennent une fois par mois à la mairie, dans le cadre de la collaboration entre Vichy et le régime nazi. Elle ne peut pas se permettre d'avoir un collaborateur dans sa propriété.

Elle s'approche :

– Eh vous là, qu'est-ce que vous faites chez moi ? Qui vous a permis d'entrer ?

– Fan de pute, qu'est-ce que je fous là ? Il crie, vacillant. Il lève la tête et la voit. Je te reconnais toi ! Tu vends des fruits et légumes au marché, en face de mon étal ! Je t'ai observée, tu sais. Je sais ce que tu mijotes ! Je t'ai entendue poser des questions sur les Allemands qui viennent au village. Tu essayes d'obtenir des renseignements, c'est ça ?

– Pardon ? répond-elle, un peu paniquée.

– Je vais te balancer, moi, tu vas voir !

– Vous ne savez rien de ce que je fais. Vous êtes qui, vous d’abord, pour vous permettre ? Dégagez de là ! Oups, du balai !

– Ne sois pas si agressive. On peut s’arranger. Tu pourrais travailler pour moi au cabaret. Tu es bien faite et tu me rapporterais tellement d’argent que je n’aurais plus à trafiquer avec les Boches ! crie-t-il d’un air arrogant.

Caitlynn, rouge de colère, ne sait pas comment se débarrasser de l’intrus qui, complètement saoul, s’est mis à uriner sur ses laitues.

Elle ne veut pas se faire remarquer et ce type, avec ses menaces et ses vociférations est beaucoup trop dangereux avec le climat anxiogène qui règne dans le village.

Marcel, qui était sur le point de rencontrer Richard sous le cèdre bleu, passe à ce moment-là près la maison de sa nièce Caitlynn. Il a tout entendu et connaît l’ampleur du danger, même si cette tête de con est complètement ivre. Il se faufile dans son jardin, prend une pelle laissée près des cultures et se cache derrière les plants de maïs, à côté des topinambours. Il surgit derrière Lou et le frappe à la tête. D’un coup. Soulagée mais surprise, Caitlynn fonce droit sur lui.

– Oh, tu étais là. Merci tonton ! remercie la jeune femme, les larmes aux yeux. Mais qu’est-ce que l’on va faire de lui maintenant ?

– Je ne sais pas, dit Marcel en vérifiant le pouls de l’homme étendu au sol. Ce salaud de collabo est toujours en vie. Je vais lui attacher les mains et réfléchir à ce qu’il faut faire. Mince ! Je devais rencontrer Garriguettes sous le cèdre bleu !

– Je vais y aller pour toi, c'est juste à côté. Il connaît mon alias.

– D'accord, vas-y mais ne tarde pas. Je vais emmener ce type à mon atelier, retrouvez-moi là-bas.

Caitlynn part en courant pour rencontrer Richard. Elle s'arrête un peu plus loin et aperçoit un homme brun, bien coiffé et au regard bienveillant, assis sur un rocher. Elle le trouve charmant. Elle passe vers lui comme si elle se promenait.

– Bonjour monsieur, dit-elle en continuant de marcher et en souriant.

– Bonjour mademoiselle, réplique-t-il d'une voix chantante avec un air confiant.

– Savez-vous où l'on peut trouver des garriguettes dans le village ? demande-t-elle.

Richard comprend directement, c'est son alias !

– Sous les rubis ? s'écrie-t-il d'un air entendu.

Caitlynn hoche de la tête. Oui, Rubis, c'est bien son nom de résistante. Elle l'a choisi car son père l'appelait Rubis des jardins lorsqu'elle était enfant et qu'elle passait ses journées entières avec lui. Richard connaît les noms de tout le réseau, et les a mémorisés : Muscat, c'est Marcel, Aubépine, c'est Pierre, et Sucre d'Orge, c'est Maxime...

– Où est passé Muscat ?

– Il a eu un contre-temps. Venez avec moi, vite.

Richard suit Caitlynn en jetant un œil derrière eux, vérifiant que personne ne les a vus. Ensemble, ils retrouvent Marcel qui a attaché Lou à une barre métallique, prêt à lui faire passer un mauvais quart d'heure.

– Venez, entrez vite ! Garriguettes, vous tombez au bon

moment. On va lui proposer un bon interrogatoire, au gugus, lance Marcel à Richard.

On disait au village que Lou Adran n'avait jamais réapparu. Personne n'a su exactement ce qui lui était arrivé, mais après la Libération, les collabos, on a préféré ne plus se souvenir d'eux.

Antoine

Juillet 2023

Je suis arrivé au Narcisse et j'ai bu jusqu'au petit matin, en regardant les gens danser, les filles passer devant moi dans des shorts et des crop-tops miniatures. J'ai maté tous les gars, pas un qui me plaisait. J'avais envie de gueuler le nom de Marius par-dessus la musique et je crois que je l'ai fait. Puis je me suis endormi dans le creux de mes bras, la tête posée sur la table basse, accroupi sur le sol poisseux de la boîte. Je me suis réveillé quand le videur m'a secoué le bras. « Eh, mec, j'ai dit, je suis pas un prunier. » Il m'a regardé avec ses yeux noirs, ses moustaches fines, j'ai remarqué son oreille droite, taillée en biais et je me suis souvenu d'un coup des rêves bizarres que je venais de faire où tout s'était mélangé : ma cousine Sabine enceinte de son troisième enfant, son mari Lou, soudain devenu blond comme un Anglais, il était question des tournesols de Van Gogh, et je sais pas pourquoi, d'un embouteillage en 1975, du Mexique et d'une rousse habillée en vert.

– T'es bon pour le mal de tronche, m'a dit le videur en m'aidant à me soulever.

Mes jambes ankylosées me portaient à peine et il a dû me soutenir pour faire les quelques pas jusqu'à la sortie. Dehors, le soleil était déjà haut. J'ai cligné des yeux. Mon estomac brûlait, ma tête pesait des tonnes. « Ça va aller », j'ai dit au videur qui souriait. Normalement, il aurait dû

se foutre de ma gueule ou me jeter dehors, mais à peine amusé, il se contentait de me regarder avec de beaux yeux pleins de compréhension, et d'une voix charmante et posée, il m'a demandé si je n'habitais pas trop loin.

– Non, t'inquiète, je suis du village.

– On va se revoir, alors.

Je ne savais pas si c'était une affirmation ou une question. Je l'ai regardé bien en face. Il était beau avec son visage aux traits fins et méditerranéens, ses cheveux bouclés coupés courts, sa peau mate sur son débardeur blanc. Je lui ai souri. Il m'a semblé que mon mal de tête s'évaporerait d'un coup, et dans mon estomac soudain léger dansaient des papillons.

– J'aimerais bien, j'ai dit.

Il m'a demandé mon nom, je le lui ai donné. À son tour, il s'est présenté et j'ai su que ma vie à cet instant venait de basculer :

– Moi, c'est Louis. Louis Audabran.

Il a pris sa main dans la mienne, et tout en plongeant son regard félin dans le mien, a déposé un baiser sur chacune de mes phalanges. On est sorti de la boîte, main dans la main, heureux déjà, de ce qui viendrait, quand on a vu ma cousine, Sabine, débouler de chez elle, visiblement contrariée. Elle parlait seule, gesticulait et de plus en plus énervée, elle s'est mise à crier, bras levés vers le ciel comme si elle s'adressait aux dieux du vent ou des nuages :

– Mais quelle bande de nazes ! Et c'était vraiment pas le jour ! Un samedi ! Jour de Marché !

Parus dans la même collection *FIRN – Sorties d'ateliers*

› **La mystérieuse disparition du A dans la cuisine**

Michèle Pedinielli et les agents de la cuisine collective Thau Restauration (Frontignan) – Septembre 2021

› **Vacheville**

Hélène Couturier et les jeunes du chantier d'implication jeunes Scénographie du FIRN de la Mission locale d'insertion des jeunes (MLIJ Bassin de Thau) et Culture urbaine sans frontières (CUSF) – Septembre 2021

› **Atelier sous-bocks**

Laurent Lolmède et Serguei Dounovetz avec les élèves de la classe-relais du collège Victor-Hugo et le soutien de l'UEMO/PJJ Bassin de Thau – Septembre 2021

› **Presqu'écrivains / Organes de presse**

Mouloud Akkouche et les résidents des EHPAD de Frontignan la Peyrade, de l'EVS Calmette, de l'atelier d'écriture de la médiathèque André-Malraux et les membres de la Fabrikulture – Mars 2022

› **Or maudit**

Lilian Bathelot et un collectif de citoyens du quartier Crozes-Pielles – Mai 2022

› **Nuit de tempête – Cold case aux Aresquiers**

Michel Moatti et les élèves de 4^e C du collège Les Deux Pins – Juin 2022

› **Pusac et le monstre du Lagonès**

Olivier Martinelli & Paula Vargas avec les enfants des classes de maternelle petite et moyenne sections (Stéphanie Sol et Mylène Dalut), la classe de CE1 (Caroline Polizzi) et les enfants de l'ALP péri-scolaire du groupe scolaire Anatole-France – Juin 2023

› **La morte dans l'âme**

Pascal Thiriet et un collectif de sans-abris et de bénévoles de l'association Le refuge de la Gardiole – Juin 2023

› **Pas si timbrés**

Pascal Thiriet, les élèves de 4^e B (professeures : Sarah Issaad et Martine Morez) du collège Les Deux Pins et les adultes fréquentant la Maison des seniors Vincent-Giner – Juin 2023

› **Des châteaux en Espagne**

Adrien Fregosi et les enfants du Centre de loisirs Les Mouettes – Juin 2023

› **Faux passeports / Vraies identités**

Guillaume Guerse et les jeunes de l'Unité éducative en milieu ouvert (UEMO/PJJ) de Sète-Frontignan – Juin 2023

Chez le même éditeur dans la collection *FIRN - Novelas*

- ▶ **Lilian Bathelot / Matt Konture – *Bain de sang à Frontignan***
Juin 2019
- ▶ **Serguei Dounovetz / Laurent Lolmède – *Killer bees***
Septembre 2020
- ▶ **Hélène Couturier – *Touché par la vache tout homme devient poète***
Septembre 2021
- ▶ **Jean-Bernard Pouy / Tanx – *Au FIRNament*** – Juin 2022
- ▶ **Michèle Pedinielli / Delphine Bucher – *La voyante, le tatou et le mouchard moldave*** – Juin 2023

Dans d'autres collections et/ou chez d'autres éditeurs

› **Gore des plages**

Eux... / Rouge tomate

Eux... avec Stéphanie Glassey et les jeunes de l'Unité éducative en milieu ouvert (UEMO/PJJ) de Sète-Frontignan, ***Rouge tomate*** avec Louise-Anne Bouchard et les fonctionnaires du bureau de police municipale de Frontignan – collection Tête/Bêche – Ours éditions – Juin 2022

› **Boucles d'Or**

Laurence Biberfeld avec Sonia Chalbi et un groupe de dix adultes réunis en performance d'écriture de 22h22mn et 2sec lors du 25^e FIRN – collection 22222 signes - Ours éditions – Juin 2022

› **Les enquêtes de Nino**

Où s'est envolée la nacelle du musée /

Qui a chipé la nacelle des Frères Montgolfier

Claudine Aubrun et les élèves des classes de CE2 (Sophie Rey et Jean-Christophe Benoit) du groupe scolaire des Terres-Blanches– collection Tête/Bêche – Ours éditions – Juin 2023

Texte corrigé par Béatrice Oberfell

Édité par la Ville de Frontignan la Peyrade - 06/2023

Sabine se décompose, elle sent monter quelque chose en elle, un truc énorme, elle tombe à genoux, lève la tête vers le ciel et pousse un hurlement.

Les yeux grands ouverts, elle voit passer au-dessus de sa tête, des centaines de pigeons effrayés par son long cri strident.

